Ne cherche pas une issue dans mes yeux

Pour rester, il faut parfois cesser de fuir la conversation



Laura Bellini

Ne cherche pas une issue dans mes yeux

Pour rester, il faut parfois cesser de fuir la conversation

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903711

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les limites du cadre 13
Chapitre 2 - Faire une place à l'autre 25
Chapitre 3 - La lumière qu'on ne peut retenir 38
Chapitre 4 - Les conversations derrière les portes closes 50
Chapitre 5 - Le droit de refuser 62
Chapitre 6 - La distance d'un seul pas 72
Chapitre 7 - Ce que nous n'avions pas dit 81
Chapitre 8 - Entre intimité et confiance 92
Chapitre 9 - Le prix d'une image commune 101
Chapitre 10 - Sans possibilité de fuite 111
Chapitre 11 - Les règles que nous n'avions pas écrites 121
Chapitre 12 - Un billet aller simple 130
Chapitre 13 - Les limites du compromis 140
Chapitre 14 - La vérité entre les mots 151
Chapitre 15 - Tous les chemins que tu avais empruntés pour partir 162
Chapitre 16 - La distance dont j'ai besoin 172
Chapitre 17 - Ce que je n'ai pas à sauver 182
Chapitre 18 - Reste quand les choses deviennent difficiles 193
Chapitre 19 - La lumière qui demeure 204
Chapitre 20 - Une place pour deux 216

INTRO

Le premier matin à Brno, je me suis réveillée cinq minutes avant la sonnerie du réveil et, pendant quelques secondes, j'ai fixé le plafond de ma chambre d'hôtel en essayant de me rappeler où j'étais. Puis j'ai aperçu, sur la chaise, le rouleau de tirages, la chemise contenant les échantillons de matériaux et mon manteau posé d'une manière que je n'aurais jamais tolérée chez moi. Tout s'est remis en place. Brno. L'hôtel Zora. Trois semaines de préparation condensées en vingt-quatre heures de prises de vue. Une seule chance de convaincre les propriétaires du bâtiment qu'il ne fallait pas sauver cet intérieur moderniste de son passé, mais simplement lui permettre de respirer à nouveau.

J'avais un plan.

Un plan était toujours un bon début.

À sept heures quarante, j'étais déjà au deuxième étage, entre les vitrages dépolis et le mur bleu mat du couloir. L'hôtel était fermé aux clients pendant les travaux, si bien que le silence y avait un poids particulier. J'entendais le grincement de mes chaussures sur le terrazzo et, au loin, les coups de marteau provenant de l'aile technique. La lumière naturelle entrait par les fenêtres étroites au bout du couloir exactement comme je l'avais prévu. Douce, froide, suffisante pour souligner la géométrie du lieu sans le transformer en musée.

J'ai déplacé un petit fauteuil de cinq centimètres, tout au plus.

— Maintenant, ai-je murmuré pour moi-même.

— Pas maintenant.

La voix venait de derrière moi.

Je me suis retournée lentement.

L'homme qui se tenait à quelques mètres avait un appareil photo en bandoulière et un sac noir posé contre sa jambe. Grand, veste sombre, les cheveux un peu trop longs pour quelqu'un qui, de toute évidence, n'éprouvait nul besoin de s'excuser d'être là. Il devait avoir une quarantaine d'années. Il a d'abord regardé le fauteuil, puis la lumière, et seulement ensuite moi.

Ce dernier regard a duré un peu trop longtemps.

— Pardon ? ai-je demandé.

— Si tu le laisses là, tu vas couper la ligne qui mène de la rambarde à la fenêtre.

— Si je le laisse là, quelqu'un verra enfin qu'il s'agit d'un hôtel et pas d'un bâtiment vide destiné à un catalogue d'architecture.

Le coin de sa bouche a frémi.

— Petra Witek ?

Je n'aimais pas les situations où un inconnu connaissait mon nom avant que j'aie eu le temps de savoir qui il était.

— Ça dépend de qui demande.

Il s'est approché, tout en s'arrêtant à une distance raisonnable. Il m'a tendu la main.

— Albert Pawlik.

Je ne l'ai pas saisie tout de suite.

Je connaissais ce nom. Beaucoup trop bien.

Albert Pawlik avait photographié plusieurs hôtels dont on avait ensuite dit qu'ils semblaient plus beaux sur ses clichés qu'en réalité. Pour une architecte d'intérieur, c'était le genre

de compliment dangereux. Je connaissais aussi sa série sur les pensions abandonnées de l'Adriatique et celle consacrée aux gares, où les voyageurs n'étaient plus que des traces floues. Il savait transformer un lieu en récit. Le problème, c'était qu'il s'agissait généralement de son récit.

Je lui ai finalement serré la main.

— Tu devais être là à dix heures.

— Je devais être là à neuf heures.

— Le planning que j'ai reçu indique dix heures.

— Le mien indique neuf heures.

Il a relâché ma main, mais pendant un bref instant, la chaleur de sa peau est restée au bout de mes doigts. Cela m'a agacée davantage que l'erreur de planning.

J'ai sorti mon téléphone.

— Je vais vérifier.

— Tu peux aussi admettre que nous avons tous les deux raison.

J'ai levé les yeux vers lui par-dessus l'écran.

— Ça ressemble à la solution de quelqu'un qui n'a pas envie de savoir où se trouve l'erreur.

— Ou de quelqu'un qui n'a pas envie de gaspiller la lumière en menant l'enquête.

D'un mouvement du menton, il a désigné la fenêtre au bout du couloir. Le soleil avait déjà suffisamment avancé pour que l'ombre de l'encadrement commence à découper le mur bleu.

Il avait raison.

Je ne le lui ai pas dit.

— Avant que tu commences, je dois préparer trois cadrages, ai-je annoncé. Les meubles, les lampes et la signalétique des portes. Je veux montrer la fonction de l'espace.

— Moi, je veux montrer son rythme.

— Le rythme ne paie pas les factures de l'hôtel.

— Et la fonction ne donne pas forcément envie à quelqu'un d'y entrer.

Cela aurait dû m'agacer davantage. À la place, j'ai ressenti cette curiosité rare et peu raisonnable qui me saisissait lorsque quelqu'un me contredisait avec réflexion, et non pour le simple plaisir de s'opposer à moi.

Albert a retiré l'appareil de son épaule.

— Cinq minutes, a-t-il dit. Ne déplace rien.

— C'est ma mise en scène.

— Et c'est ma photo.

— Une photo de mon projet.

— Dans un bâtiment qu'aucun de nous deux n'a conçu.

Pendant un instant, nous nous sommes contentés de nous regarder.

Il avait les yeux calmes. Pas froids. C'était pire. Quelqu'un qui se mettait en colère vous laissait au moins une prise. Albert, lui, donnait l'impression de pouvoir rester de l'autre côté d'un conflit sans jamais éprouver le besoin de hausser la voix.

— Cinq minutes, a-t-il répété.

— Trois.

— Quatre.

— Je ne négocie pas mon propre planning avec un photographe qui arrive une heure trop tôt.

— Dans ce cas, trois.

Il a cédé si facilement que, pendant une seconde, je n'ai pas su si j'avais gagné.

Je me suis reculée contre le mur.

Albert s'est mis au travail.

Il ne prenait pas des dizaines de photos. D'abord, il observait. Il se déplaçait d'un demi-pas, vérifiait la hauteur, étudiait le reflet de la lumière sur la rambarde. Une fois, il s'est accroupi ; une autre fois, il a reculé si loin qu'il a failli entrer dans une chambre vide. Il n'a touché à aucun des éléments que j'avais installés.

Au bout de deux minutes, il s'est approché du fauteuil.

— Je peux ?

Ce simple mot m'a arrêtée davantage que toute son assurance précédente.

— Quoi ?

— Le déplacer.

Il a désigné exactement l'endroit à propos duquel nous venions de nous disputer.

— Tu viens vraiment de me demander la permission ?

— Ça m'arrive.

— Rarement ?

Il a souri.

Pour de vrai, cette fois.

— Ça dépend de la personne.

Je me suis approchée du fauteuil.

— Montre-moi où.

Il ne l'a pas fait à ma place. Il s'est tenu à côté de moi et, d'un geste de la main, m'a indiqué une ligne sur le sol.

— Là. Une rotation d'environ quinze degrés.

J'ai déplacé le meuble moi-même.

— Comme ça ?

Albert a regardé dans le viseur de son appareil, puis de nouveau vers moi.

— Encore un peu à gauche.

— Tu as dit quinze degrés.

— J'ai changé d'avis.

— Ça commence mal.

— Pour la photo ?

— Pour notre collaboration.

Il n'a rien répondu pendant quelques secondes.

Puis il a abaissé son appareil.

— Je n'avais pas prévu de collaborer.

Cette phrase a sonné étrangement dans le couloir désert.

— Moi non plus, ai-je répondu.

Nous devions préparer du contenu pour une exposition commune consacrée aux lieux de passage, mais dans mon esprit, cela signifiait quelque chose de simple : je m'occupais de l'espace, lui de la photographie, et la commissaire d'exposition assemblerait ensuite le tout. Pas de mélange de compétences. Pas de négociations inutiles. Pas de situation où mon propre résultat dépendrait d'un homme connu pour accepter une mission à Berlin, la

terminer à Porto et travailler déjà à Tallinn une semaine plus tard.

Albert a relevé son appareil.

— Mets-toi là-bas.

— Pardon ?

— Près de la fenêtre.

— Je ne suis pas un élément de décor.

— Je sais.

— Alors pourquoi ?

— Je veux voir l'échelle.

— Trouve-toi un trépied.

Il a ri doucement.

— Un trépied ne me regarde pas comme s'il était justement en train d'établir la liste des raisons pour lesquelles je devrais disparaître de ton projet.

— Ce n'est pas mon projet.

— Encore pire. Tu fais tout ça sans même en être propriétaire.

— Je le fais parce que ça compte pour moi.

Il a abaissé l'appareil.

Son sourire a disparu, mais il n'a pas détourné les yeux.

— Je sais, a-t-il dit.

Rien de plus.

Et pourtant, j'ai soudain eu l'impression qu'il venait d'en dire beaucoup davantage. Comme s'il n'avait remarqué ni le fauteuil, ni le mur bleu, ni le planning affiché sur mon téléphone, mais moi, plantée au milieu de tout ça, essayant

de contrôler chaque variable avant que l'une d'elles ait le temps de me prendre au dépourvu.

Cette sensation était inconfortable.

Et dangereusement agréable.

Je me suis tournée vers la fenêtre, soi-disant pour vérifier la lumière.

— Tu as tes trois minutes, ai-je dit.

— Elles sont déjà passées.

J'ai regardé ma montre.

Il avait raison.

— Dans ce cas, c'est fini.

Albert a rangé son appareil dans son sac sans protester.

— D'accord.

— D'accord ?

— Tu as dit que c'était fini.

Une fois encore, il a fait quelque chose que je n'attendais pas de lui. Il n'a pas tenté de négocier une minute supplémentaire, n'a pas joué de son charme, n'a pas fait semblant de ne pas m'avoir entendue. Il a simplement accepté la limite que je venais de poser.

J'aurais dû m'en souvenir.

À la place, je l'ai regardé fermer son sac.

— Et maintenant ? a-t-il demandé.

J'ai ouvert la chemise contenant le programme de la journée.

— Maintenant, on fait les choses à ma façon.

Il a levé les yeux.

— Et ensuite ?

— Ensuite, on pourra essayer à ta façon.

— Ça ressemble presque à un compromis.

— Ne t'y habitue pas.

J'ai avancé dans le couloir. Après quelques pas, j'ai entendu les siens derrière moi, calmes, sans hâte. Lorsque je me suis arrêtée devant la porte de l'ancien bar, Albert s'est placé à côté de moi.

Pas trop près.

Juste assez.

— Petra ?

— Oui ?

— Si nous devons nous disputer pendant les prochaines semaines, préviens-moi d'une chose.

Je l'ai regardé.

— Laquelle ?

Pendant un instant, il m'a observée sans sourire.

— Dis-moi quand tu voudras vraiment que je reste pour poursuivre la conversation.

Et c'est précisément à cet instant que, au lieu de lui répondre, je me suis dit pour la première fois que le plus difficile avec Albert Pawlik ne serait peut-être pas qu'un jour il veuille partir.

Mais de savoir si, moi, je serais capable de cesser de lui préparer une sortie toute trouvée.

Chapitre 1 - Les limites du cadre

L'ancien bar de l'hôtel sentait le bois fraîchement poncé, la poussière et le café que quelqu'un avait abandonné sur un rebord de fenêtre. Les hautes fenêtres donnaient sur une cour intérieure où des ouvriers déchargeaient des matériaux sous un auvent en bâche. À l'intérieur, les baguettes de laiton d'origine avaient été conservées le long du comptoir, ainsi que deux rangées de luminaires sphériques et un mur recouvert d'un placage de bois clair. C'était précisément ce mur que je comptais utiliser comme arrière-plan pour l'une des photographies les plus importantes de l'exposition. Albert s'est arrêté sur le seuil, a parcouru la pièce du regard et, au lieu de commenter l'intérieur, s'est tourné vers moi.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

J'ai posé ma chemise sur le comptoir.

— Laquelle ?

— Quand est-ce que je dois rester pour poursuivre la conversation ?

— Quand elle concerne le travail.

— C'est une réponse prudente.

— Professionnelle.

— Ce n'est pas toujours la même chose.

J'ai sorti le plan de l'exposition avant de risquer de dire quelque chose de moins raisonnable. Je travaillais sur ce projet depuis six semaines. L'exposition, provisoirement intitulée « Entre-deux », devait montrer des lieux où les gens ne s'arrêtent qu'un instant : couloirs d'hôtels, salles d'attente, cages d'escalier, halls de gare. La nostalgie des

bâtiments abandonnés ne m'intéressait pas. Je voulais montrer qu'un espace de passage pouvait lui aussi donner un sentiment d'appartenance. L'hôtel Zora devait être au cœur de ce récit, parce qu'il était justement en pleine transformation sans perdre son caractère.

Albert s'est penché sur les dessins.

— Tout est très précis.

— Merci.

— Ce n'était pas encore un compliment.

J'ai levé les yeux.

— J'avais remarqué.

Il a fait glisser son doigt au-dessus de l'un des cadrages indiqués, sans toucher le papier.

— Pourquoi le couloir est-il vide sur toutes les photos ?

— Parce que nous montrons l'architecture.

— Alors que l'exposition parle des gens qui la traversent.

— Du rapport entre l'être humain et l'espace. Nous n'avons pas besoin de figurants qui font semblant d'éprouver des émotions.

— D'accord. Mais l'absence de personnes est aussi un choix. Et ici, tu le fais à la place du spectateur.

J'ai examiné la photographie de référence. Un couloir vide, un mur bleu, la lumière immobilisée sur le sol. J'étais satisfaite de cette composition. J'en connaissais chaque élément et je savais pourquoi il s'y trouvait.

— Et toi, tu voudrais faire entrer un inconnu dans le cadre et appeler ça de l'authenticité ?

— Je voudrais laisser une place à quelque chose que nous n'avons pas prévu.

— Il n'y a pas de ligne « quelque chose que nous n'avons pas prévu » dans le budget de l'exposition.

Albert a laissé échapper un bref rire, mais il est aussitôt redevenu sérieux.

— Petra, je ne suis pas venu ici pour photographier tes rendus.

J'ai senti mes doigts se crisper sur le bord de la chemise.

— Et moi, je ne t'ai pas invité à modifier le projet dont je suis responsable.

— C'est justement pour ça que nous devons fixer les conditions.

Avant que je puisse répondre, Klára Novotná est entrée dans le bar. Commissaire de l'exposition et représentante de la fondation qui finançait l'entreprise, elle avait les cheveux gris coupés court, des lunettes à monture rouge et l'énergie d'une femme qui avait depuis longtemps cessé de croire aux heureux hasards. Elle portait trois gobelets de café en carton.

— Je vois que vous avez fait connaissance.

— Nous avons déjà établi que nos conceptions étaient différentes, ai-je répondu.

— Parfait. J'avais peur que vous soyez trop polis.

Klára nous a tendu les cafés, puis a déplié sur le comptoir une copie du contrat. Elle a désigné un passage surligné en jaune.

— Hier soir, le conseil d'administration de la fondation a approuvé une modification du mode de présentation. Nous voulons un récit commun, pas deux parties distinctes. Petra est responsable de l'espace et du concept de l'exposition.

Albert, des photographies. La sélection définitive des éléments devra être faite ensemble.

J'ai relu la clause deux fois.

— Ce n'était pas dans la version de mon contrat.

— Nous avons envoyé un avenant ce matin.

— À six heures quinze, ai-je constaté en consultant mon téléphone. Difficile d'appeler ça une concertation.

Klára n'a pas cherché à se défendre.

— Tu as raison. J'aurais dû t'appeler hier. Le conseil a pris sa décision tardivement, mais cela n'excuse pas la manière dont l'information vous a été transmise. Tu peux refuser de signer l'avenant. Je dois cependant te dire franchement que, sans concept commun, la fondation réduira le financement de l'exposition.

Ce n'était pas une menace. C'est précisément ce qui rendait ses paroles plus difficiles à entendre.

Pendant un moment, j'ai fixé le document. Mon studio était petit. J'employais deux personnes, et ce projet à Brno devait nous ouvrir la voie vers des réalisations plus importantes en dehors de la Pologne. Je n'avais besoin ni de protection ni de traitement de faveur. J'avais besoin d'une occasion de montrer ce dont nous étions capables.

— Combien de temps avons-nous pour décider ? ai-je demandé.

— Jusqu'à demain midi.

Albert a posé son café.

— Et moi, j'ai une condition.

J'ai tourné la tête vers lui.

— Évidemment.

— Je veux avoir le droit de montrer les lieux avant leur aménagement définitif. Les traces d'utilisation, les imperfections, certaines parties des travaux. Tout n'est pas obligé de ressembler à un produit fini.

— L'hôtel se prépare à rouvrir. Les propriétaires n'accepteront pas une exposition qui donne l'impression que le bâtiment est négligé.

— Alors montrons qu'il est en pleine transformation.

— Tu ne peux pas décider seul de faire passer ce message.

— Je n'en ai pas l'intention. C'est pour ça que j'en parle avec toi.

Klára nous observait avec un intérêt que je ne partageais pas.

— Vous avez jusqu'à demain. Aujourd'hui, j'aimerais voir quelques prises de vue d'essai. Sans engagement définitif.

Elle nous a laissés seuls.

Pendant quelques instants, seul le souffle de la ventilation a troublé le silence.

— Tu étais au courant de l'avenant ? ai-je demandé.

— Je l'ai reçu ce matin.

— Et tu n'as pas jugé utile de m'en parler ?

— Je voulais d'abord voir ton concept.

— Ce n'est pas une réponse.

Albert a soutenu mon regard sans sourire.

— Je savais que ce changement ne te plairait pas. Je ne savais pas qu'il n'avait pas été discuté avec toi. J'aurais dû poser la question.

Le fait qu'il reconnaisse son erreur m'a privée de la réplique que j'avais préparée.

— Oui, ai-je dit. Tu aurais dû.

— Tu as le droit d'être en colère.

— Je n'ai pas besoin de ta permission.

— Je sais.

J'ai repoussé le document. Je n'avais pas l'intention de prendre une décision sous le coup de l'irritation. J'avais trente-cinq ans, ma propre entreprise et suffisamment d'expérience pour distinguer l'ambition de l'orgueil. Du moins, la plupart du temps.

— Montre-moi ce que tu as en tête, ai-je dit.

Albert a soulevé son appareil.

— Ici ?

— Ici.

Il m'a conduite vers l'entrée latérale du bar, où une étroite galerie technique se trouvait derrière des portes vitrées. Sur le mur subsistaient des rectangles plus sombres à l'emplacement d'anciennes plaques signalétiques. De nouveaux câbles couraient sous le plafond et, à côté, une vieille lampe était encore suspendue, sans être raccordée.

— Voilà un endroit que tu ne voulais pas photographier, a-t-il dit.

— Parce qu'il n'est pas terminé.

— Justement.

Il a pris une photo, puis m'a montré l'écran de son appareil.

Elle n'avait rien de spectaculaire. La lumière tombait sur une partie nue du mur, tandis que l'ombre d'un câble

dessinait une ligne fine menant jusqu'à la porte. L'image avait quelque chose d'une phrase inachevée.

— Ça raconte l'attente, ai-je dit avant de pouvoir me retenir.

Albert m'a regardée.

— Exactement.

— Mais sans contexte, ça ressemble à une documentation de chantier.

— Alors donnons-lui un contexte.

J'ai examiné la photographie une nouvelle fois. Je savais comment nous pourrions l'utiliser. Pas comme image centrale, mais comme élément d'une séquence montrant le passage d'un espace inachevé à un lieu habité. J'avais même une idée pour la juxtaposer à un détail du bar restauré.

— Une seule photo ne suffira pas, ai-je dit. Il nous faut des paires. Le même endroit avant et après la transformation.

— Tous les lieux ne devraient pas avoir ce genre de conclusion.

— Pourquoi ?

— Parce que parfois, le plus important, c'est ce qui se passe entre les deux.

Il avait prononcé ces mots calmement. Pourtant, j'ai eu l'impression qu'il ne parlait pas uniquement d'architecture.

Nous sommes retournés dans le bar. J'ai déplié le plan sur le comptoir et marqué trois endroits où son regard pourrait compléter le mien. Albert n'a pas essayé de s'emparer du crayon. Il posait des questions, parfois

dérangeantes, mais précises. Lorsque j'ai proposé d'utiliser un reflet dans une vitre, il a immédiatement compris que je ne cherchais pas un effet visuel, mais une manière de montrer simultanément deux états d'un même espace.

Nous avons travaillé ainsi pendant près d'une heure.

Ce qui me surprenait le plus n'était pas nos différences, mais notre capacité à développer l'idée de l'autre sans chercher aussitôt à nous l'approprier. Albert était patient avec les images et impatient avec les procédures. Moi, c'était l'inverse. Lorsqu'il me montrait un détail que je n'avais pas remarqué, j'éprouvais à la fois de la gratitude et de l'agacement. Lorsque je lui expliquais les contraintes liées à la conservation du patrimoine, il m'écoutait avec une attention qui me donnait envie de parler plus longtemps.

À un moment, nos épaules se sont retrouvées proches l'une de l'autre au-dessus du plan déplié. J'ai senti l'odeur de sa veste, de l'air frais et d'une note boisée à peine perceptible. Il ne s'est pas écarté brusquement, mais n'a pas non plus profité de cette proximité. Il s'est simplement contenté de désigner un autre endroit sur le dessin.

— Ici, il me faudra une heure sans l'équipe de rénovation.

— Je peux organiser ça.

— Et là, je veux photographier à l'aube.

— On nous ouvre l'hôtel à sept heures.

— L'aube sera plus tôt.

— Dans ce cas, il faut obtenir l'autorisation du service de sécurité.

Il m'a regardée, amusé.

— Tu es vraiment capable de transformer un lever de soleil en procédure administrative.

— Grâce aux procédures, personne ne se retrouve enfermé pour la nuit dans l'hôtel de quelqu'un d'autre.

— On dirait qu'il y a une histoire derrière ça.

— On appelle ça l'expérience professionnelle.

Il a souri, sans insister.

Dans l'après-midi, nous avons examiné les photographies d'essai sur un grand écran, dans un bureau provisoire. Klára est revenue accompagnée d'un représentant de l'hôtel, monsieur Dvořák, qui est resté silencieux pendant presque toute la présentation. Lorsqu'Albert a affiché la photographie du couloir technique, l'homme a froncé les sourcils.

— Nous ne voulons pas montrer des travaux inachevés.

Je me préparais à fournir une explication, mais Albert a parlé le premier.

— Je comprends. C'est une proposition à discuter, pas un choix définitif.

Il s'est tourné vers moi.

Il me laissait la parole.

— Nous voudrions associer cette image à une photographie du même endroit une fois les travaux terminés, ai-je expliqué. Pas comme une preuve d'imperfection, mais comme le témoignage d'une transformation. Nous pouvons également exclure les éléments techniques que le propriétaire ne souhaite pas rendre publics.

Dvořák a réfléchi un instant.

— Si je peux voir les deux photographies ensemble avant de donner mon accord, nous pouvons essayer.

Klára a hoché la tête.

— Voilà une première direction commune.

Je n'ai pas dit que nous venions de la trouver. Je ne faisais pas encore suffisamment confiance à cette collaboration pour parler de réussite.

Lorsque nous nous sommes retrouvés seuls devant l'écran, Albert a repoussé sa chaise.

— Tu as bien mené ça.

— Toi aussi.

— On dirait que ça te coûte de le dire.

— Un peu.

Il a ri. Cette fois, je n'ai pas essayé de dissimuler mon sourire.

Plus tard, alors que les ouvriers terminaient leur journée, je suis remontée au deuxième étage pour récupérer la chemise que j'y avais laissée. Albert se tenait près de la fenêtre, au bout du couloir, et vérifiait ses photographies. Je me suis arrêtée à quelques pas de lui.

— Tu es disponible demain à huit heures ? ai-je demandé.

— Ça dépend pourquoi.

— Je veux te montrer un endroit qui ne figure pas sur le plan de l'exposition.

Il a relevé la tête.

— Tiens donc.

— Ne tire pas de conclusions hâtives.

— Je n'oserais pas.

Il a rangé son appareil et s'est approché. Dans la lumière de fin d'après-midi, j'ai remarqué les petites rides au coin de ses yeux et une trace de fatigue qui m'avait échappé jusque-là.

— Petra, il y a encore une chose.

J'ai attendu.

— Je ne veux pas signer un avenant qui nous donne une responsabilité commune si, dans les faits, nous devons nous battre pour chaque image.

— Moi non plus.

— Alors fixons une règle. Quand l'un de nous n'est pas d'accord avec une décision, l'autre n'essaie pas de l'imposer en passant par Klára.

— D'accord. Et aucun changement dans le dos de l'autre.

Pendant un instant, son visage est devenu plus grave.

— D'accord.

Je lui ai tendu la main. Il l'a prise, sa paume chaude et sa poignée ferme.

— Ça ne veut pas dire que je céderai toujours, ai-je précisé.

— J'espère bien que non.

Il a relâché ma main lentement, sans prolonger le geste.

Alors que je m'éloignais, il m'a rappelée :

— Petra ?

Je me suis retournée.

— Aujourd'hui, tu n'as pas essayé une seule fois de me convaincre que tout était parfait.

— Parce que ça ne l'est pas.

— C'est justement pour ça que j'aimerais voir ce que nous allons en faire.